

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Echos de l'”Otage”

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1936, tome 35, p. 107-116

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Echos de " L'Otage "

On sait que les Etudiants Suisses de l'« Agaunia », sous le patronage et la direction de M. le Chanoine Bussard, ont représenté « L'Otage », drame de Paul Claudel. Voici quelques échos de ces mémorables journées.

1. Ce que dit la Presse

On imagine les difficultés que présentent aux étudiants de *l'Agaunia* ces longs dialogues que bien peu de comédiens professionnels parviennent à dominer. Mais à défaut d'habileté, de métier, les jeunes gens de St-Maurice apportaient à leur jeu une foi, une ferveur, une simplicité un peu naïve qui, si elles ne suffisaient pas à mettre en valeur toutes les beautés de *l'Otage*, du moins ne les trahissaient pas. Preuve en est le rôle de Sygne, qui était tenu par un travesti et qui, à aucun moment, même aux passages les plus pathétiques, ne fut ridicule.

Ces très jeunes acteurs, dont aucun ne devait avoir plus de vingt ans, avaient heureusement avec eux un entraîneur aux qualités éprouvées et bien connu de Lausanne ; nous avons nommé M. Paul Pasquier, l'animateur des « Compagnons de la Marjolaine ». M. Paul Pasquier, qui avait mis en scène le drame, a joué le rôle du comte Toussaint Turelure, le boiteux ambitieux et vindicatif, avec une autorité remarquable.

A lui seul, il a animé tout le second acte qui contrastait, heureusement, avec les lenteurs du premier. Dans la scène finale, où Turelure essaie d'arracher à la mourante les réponses qu'il en attend, il fut très émouvant.

Citons les noms de M. P.-A. Champion (le pape), P.-H. Delaloye (le curé Badilon), P. Cuttat (Georges de Coufontaine), P. Baradat (Sygne de Coufontaine) en les félicitant de l'effort qu'ils ont osé tenter et de l'excellente diction dont ils ont fait preuve. Les décors de M. le chanoine Alexis Peiry étaient composés avec beaucoup d'ingéniosité et de goût.

Pour nous reposer du drame claudélien, *l'Agaunia* nous donna encore *la Paix chez soi*, de Courteline, et la farce provençale de Bloch-Lainé, *les Olives*, qui réjouirent fort la jeunesse de l'auditoire. Enfin, pendant les entr'actes, un petit orchestre dirigé par M. Ch. Matt, joua avec beaucoup de probité musicale et un grand succès des pages de Haydn, de Mozart et d'autres classiques.

P. DECORVET, dans la *Gazette de Lausanne*,
du 28 avril 1936.

« Audaces fortuna juvat ». La fortune sourit aux audacieux ! Les audacieux, en l'occurrence, ce furent l'*Agaunia*, section des Etudiants Suisses du Collège de St-Maurice, leur guide, M. le Chanoine Bussard, et les éminents religieux de l'Abbaye qui ont patronné l'entreprise.

Certes, ces vaillants ont maints succès, voire même des triomphes à leur actif. Mais oser mettre Claudel à la scène !... « Lui, l'auteur difficile, hermétique, fermé à tout auditoire populaire » ! Ne sera-ce pas... un four ?... Ainsi disaient, ainsi pensaient sans le dire les « clartéistes » de tout cran. Même Henri Ghéon en personne ne se sentait pas trop rassuré sur le succès de la tentative, quand il l'annonçait aux étudiants de St-Charles.

Mais il faut en convenir quand on y a été, ce fut un vrai et franc succès qu'a récolté *L'Otage* les dimanches 26 avril et 3 mai. Les sanctionnistes de la critique peuvent remiser les canons de Boileau ; les Claudéliens de St-Maurice ont leur Addis-Ababa.

Une salle comble a suivi attentivement la trame, elle a joué, elle a vibré intensément et ce n'étaient pour la plupart ni des esthètes, ni des snobs, mais de bonnes gens que l'atmosphère exaltante du sacrifice chrétien, puissamment dégagée par une œuvre géniale, a remués jusqu'au fond de l'âme. N'affirmons pas qu'ils ont assimilé du premier coup toutes les richesses d'un texte d'une exceptionnelle densité, surtout dans les conflits d'idées du premier acte, non ; mais ils ont compris de quoi demeurer suspendus d'un bout à l'autre par une fervente attention, et parfois émus jusqu'aux larmes, vivant à plein le triomphe du surnaturel chrétien, dans un drame intérieur, d'une acuité tragique qu'aucun classique n'a dépassé.

N'est-ce pas Lucien Dubech qui écrivait dans le « Figaro » à propos de la représentation de *L'Otage* à la Comédie Française : « Le deuxième acte est d'une grandeur saisissante, de sentiments si hauts et si forts qu'à son propos on a évoqué Polyeucte » ? Par contre, le dénouement, amer et ambigu, ferait plutôt penser au Racine des âmes défaillantes et accablées, parce que Sygne de Coufontaine, après un acte d'héroïsme, succombe sous le poids d'un fardeau trop lourd. Tel spectateur près de moi, se disait mal à l'aise en présence de ce dénouement aux apparences décevantes ; mais n'oublions pas que *L'Otage* est le premier panneau d'un triptyque, le premier drame d'une Trilogie, qu'il faudrait voir intégralement jouée, comme on le fait pour la Tétralogie de Wagner, si l'on voulait rendre pleine justice aux intentions de notre Eschyle contemporain. Qu'importe, le public a réagi si favorablement dans l'ensemble que l'expérience est concluante : *L'Otage* l'a indubitablement conquis, et la moindre conquête n'est certes pas celle d'un vénérable professeur d'humanités dont le cœur était resté fermé longtemps, bien longtemps, à tout auteur que Boileau eût désavoué...

Que dire alors de la jouissance des fervents Claudéliens ? A ceux-là, la pièce, préalablement connue et méditée, procura, jouée, un plaisir aux résonances indéfiniment multipliées sur tout le clavier de l'âme. Ils réalisèrent d'une façon surprenante

combien le théâtre de Claudel gagne à la représentation, qui met en pleine lumière, quand les interprètes sont artistes, toutes sortes d'intentions latentes du texte.

Abbé E. FRICHE,
dans *Le Pays* du 8 mai 1936.

Beaucoup de fervents craignent de profaner le temple de leur imagination par la vue de scènes maladroitement jouées. Claudel, théâtre à lire, et non à jouer ! Précaution inutile. Entre l'auteur et nous, les interprètes ne font pas écran.

Evidemment, quelques gestes incultes, certaines intonations mal assurées, des traces d'accent du terroir. Tout cela est-il évitable, ne l'acceptons-nous pas sur des scènes plus renommées ? Condamnerons-nous les Primitifs italiens pour leur manque de technique et leurs défauts de perspective ? C'est par là qu'ils sont délicieux. Les Agauniens, eux, rachèteront leur *métier* par un avantage que j'ai quelquefois vainement attendu chez les professionnels, une émotion sincère, celle du sujet et de la situation, pas une autre. Elle peut se traduire mal aux yeux d'un critique du *métier* : mais les gestes ne sont jamais vides et la voix jamais creuse. Puis il faut noter que le rythme prestigieux et la profonde harmonie de la langue claudélienne, tout cela est non seulement sauvé, mais étonnamment mis en valeur...

Mieux que le jeu personnel il faut admirer le jeu d'ensemble, l'unité, la « synergie ». Reconnaissons la présence de quelqu'un qui ne fut pas seulement un acteur, mais l'âme de toute cette tragédie. M. Pasquier-Turelure réunit les deux qualités : le métier et l'émotion vraie : il faut bien avouer que cela vaut mieux encore. En tout cas c'est un grand bonheur qu'un artiste authentique ait organisé la mise en scène. C'est à M. Pasquier que nous devons, j'en suis sûr, cette paix, cette discrétion, cet équilibre (je dirai cette absence de nervosité incontrôlable) qu'on trouve rarement chez de jeunes amateurs.

M. M., dans le *Nouvelliste valaisan* du 28 avril 1936.

2. Impressions d'un jeune

« Georges de Coüfontaine vivait son rôle et devenait transparent. Le Pape vivait et dormait mieux encore... Sygne, qui devait exprimer des sentiments que seule une femme peut ressentir et que seule une actrice eût pu rendre à la perfection si la perfection existait, s'en tira fort bien au premier acte, mieux au second ; cependant on

eut désiré dans la physionomie plus de grâce, parfois une détente, un sourire.

... Parler de Badilon, c'est plus difficile. Paysan fait curé, dans un milieu de haute noblesse. Au contact de Sylla, Georges devenait un peu chien, comme lui un peu aristocrate. A Badilon, il manquait ce frottement qui adoucit les angles et fait disparaître certaines traces trop « du terroir ». Mais si Claudel le voulait ainsi, comme il le note, notre acteur fut parfait, conservant son origine, et tout de même un curé...

Malgré sa duplicité, Turelure me reste sympathique. Est-ce sa faute ? Turelure se retrouve dans les lieux de son enfance et la maison de sa jeunesse. Or s'il s'excuse de ne pas s'attendrir sur sa feuë mère qui le voulait moine, ça n'éteint pas la fusée des beaux souvenirs : c'était la classe aux jours de juillet, quand vient par la fenêtre le parfum des moissons mûres, c'est ce beau soir où il arrive à matines avec un lièvre palpitant serré dans son capuchon. Il n'a point dans les veines « un pâle jus de citrouille » et cette eau-de-vie fumante qui l'enivrait avant son accident ne s'est pas toute évaporée: témoin ce goût de la chasse qui lui fait mettre le chat à toutes les issues. Et la vigueur de son plaidoyer ! Sygne doit l'épouser par devoir : afin de l'arracher à la damnation ! Et tour à tour l'œil suppliant de la colombe et la patte du tigre !

« Une petite chose encore » et il se dirige vers la bibliothèque pour chercher les Conciles. Élégante manière de montrer la cachette du pape. Et à l'ironie l'ironie

« Le poids des Conciles est trop lourd pour un préfet boiteux. »

— « Ce qui m'arriverait ? Une balle de plomb dans la tête.

Adressée par une jolie main que voici...

A quoi bon faire une grande tache sur le parquet ?

Et que feriez-vous de ce grand cadavre de misère de Dieu ? Le mettriez-vous aussi dans ce tiroir avec vos autres petits secrets ?

Aux menaces, la menace

« Toussaint Turelure, songez que je suis armée et ne m'indusez pas en tentation. »

— Sygne de Coûfontaine, sauve ton Dieu et ta religion.

— Non, non, je ne suis pas pour toi, vilain boiteux ! »

Les scènes les plus tragiques se jouent entre ces deux êtres : autant dire entre Dieu et Satan.

Mais il y a dans ce même acte une autre lutte : celle de Sygne contre Sygne. Ou plutôt de Sygne contre la Grâce. Sa répulsion pour l'exécrable Turelure, son amour pour Georges, tout cela, bientôt ne tient plus un rien contre la véhémence divine : voici la confession et les derniers spasmes de cette lutte où Sygne doit mourir, comme Jésus au jardin de Gethsémani, en prononçant le triple « Fiat ».

Au dernier acte reparaît Turelure plus vivant, plus terrible que jamais. A la dernière scène, Turelure me fit frémir. Quand il appelle Sygne, quand avec une ironie qui le crispe il joue au plus fort, lui, le préfet boiteux, ah ! quand il passe un flambeau devant les yeux vitreux de Sygne et que, d'un pas d'automate, en faisant sonner sa jambe raide, — et soudain vieillie parce que sa fougue est tombée en même temps que Sygne s'est effondrée sur le fauteuil, alors, M. Pasquier, vous me fîtes vivre ma première minute tragique, et je sentais passer sous ma peau des ondées de sang, comme la vague est battue par l'orage.

Paul BERTHOUSOZ

3. Réflexions d'un vieux

Il faut au moins reconnaître un effort pour sortir des chemins battus, et une certaine audace juvénile, qu'on ne saurait blâmer. Les journaux furent élogieux, — pas plus cependant que pour les théâtres et les festivals de musique. Il ne fallait pas s'indigner de cet excès d'honneur : on ne compare évidemment point notre équipe à la Comédie française, mais à des amateurs qui n'ont pas vingt ans et à ce qui fut fait jusqu'ici. On regarde les moyens, l'adaptation et les résultats ; et alors il ne reste qu'à féliciter. L'essentiel n'est-il pas, comme le disait un de mes amis, qu'un peu d'émotion de la pièce passe à travers les acteurs jusqu'à nous ? Et là où il n'y avait pas de préjugés à fendre, cela fut réalisé.

Ne soyons pas plus claudéliens que Claudel. Il n'a jamais exigé des moyens surhumains ni tenu ses drames pour injouables. Et c'est devant de pauvres maladroits interprètes de ses œuvres qu'il pleurait en s'écriant : « que c'est beau ! »

Aussi la plupart de nos amis ont aimé ce spectacle de St-Maurice. Cadre admirable dans l'espace, les décors de M. Peiry, cette bibliothèque de l'Abbaye de Coûfontaine où dominait la Croix, et la salle du château de Pantin, tendue de noir comme pour une cérémonie funèbre. Cadre non moins admirable dans le temps la Symphonie en si bémol majeur de Haydn, sous la direction de M. Matt. Les mouvements se précipitaient comme l'action de la pièce et l'angoisse du spectateur. Art profondément humain, cette musique nous tenait, durant les entr'actes, à des hauteurs qui nous faisaient oublier le contingent et reprendre de plein pied l'action de Dieu qui se déroulait dans les âmes.

Car « L'Otage » n'est pas autre chose que cela : le drame de Dieu sur la terre, et d'une manière trop évidente pour n'entraîner pas quelque vive opposition :

« De la foi d'un Chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles ! »

On connaît le succès chez nous de Ghéon. Ici s'ajoutait le scandale de ces longs dialogues métaphysiques ou théologiques ; et je comprends qu'on résiste mal à une impression d'ennui. Il vaut mieux avouer que du point de vue strict où l'on a eu soin de nous placer dès la sortie des langes, le théâtre de Claudel est une erreur. Loin de méconnaître les fameuses règles, nos oreilles, depuis l'« Urbain » de Seconde, en résonnent encore. Tout Brunetière, tout St-Marc-Girardin, tout Lemaître. Admirable et définitive la théorie de la tragédie classique : l'action, résultat d'une longue préparation antérieure, commence le plus près possible du dénouement, et alors elle se déroule avec une rapidité inouïe, « en brûlant les planches ». Pas de place pour l'ennui. (N'empêche qu'il a fallu plus d'un siècle pour remplir les cinq actes de quelque chose qui ne fût pas vent et fumée, et que, passé le siècle des génies, Voltaire et Népomucène reviendront consciencieusement à ces ballons de baudruche. Victor Hugo

trouve un public lassé du discours ; il saura l'amuser par des coups de poignard et des feux d'artifice ; et tout de même cet entrecroisement de lumières et de gestes donnait l'illusion d'un mouvement intense. Alors on finit par entendre l'« action » dans son sens le plus immédiat, celui d'agitation physique, représenté parfaitement par cet engin nouveau au nom pitoyablement vieux qu'on appelle cinéma (kinein = bouger). Et le premier acte de « L'Otage », malheureusement, cela ne bouge pas.

Pourtant, si telle n'était pas la Règle suprême, ni la suprême tradition du théâtre ? si nous ouvrions nos fenêtres sur autre chose... Il y a Shakespeare, il y a Calderon, il y a tous nos mystères du Moyen-Age, il y a tout le théâtre grec... Là aussi, ça durait, durait, et « ça ne marchait pas très fort... » On rencontrait de longs discours, aussi obscurs que ceux de Claudel et, chose inouïe, le public ne bâillait pas. C'est qu'il était éduqué pour Eschyle, et que nous sommes éduqués pour les « Piastres Rouges ».

Que « L'Otage » exige une culture plus que moyenne, on ne peut pas le nier. Mais n'est-ce rien que ces tableaux d'une plastique admirable, et que cette phrase prodigieusement rythmée, avec des sonorités musicales et des évocations poétiques d'une splendeur surhumaine ?... A condition de ne pas écouter comme les enfants, pour savoir la fin de l'histoire. Mais ici, l'histoire même ne manque pas. Moins que dans aucune tragédie de Corneille ou de Racine. Au premier acte cet engagement solennel des deux derniers Coûfontaine, au deuxième la cynique proposition de Turelure et l'acceptation douloureuse de Sygne ; enfin le calice consommé jusqu'à la lie. Seulement voilà. Nouveau scandale. Dans quelle catégorie classer cette œuvre ? Drame psychologique ? Drame politique ? Drame social ? Rien précisément de tout cela. Savoir s'il ne dépasse point toutes ces espèces, dans un lyrisme universel que nous ne rencontrons que chez un poète : Claudel ne va-t-il pas rejoindre Æschyle, là où il n'y a plus séparation, mais unité supérieure ?

Rejoindre ? Ou bien dépasser le poète grec autant qu'un chrétien surpasse un païen. Depuis quand le christianisme a-t-il imposé des limites à la beauté ? Le drame de Claudel, comme celui d'Æschyle, se joue aux profondeurs de l'âme humaine, là où s'opère la rencontre avec les

Puissances célestes. Mais il ne s'agit plus de destin ou de fatalité : Quelqu'un est là qui, sans forcer notre cœur, le questionne avec une insistance cruelle. Renversement des rôles, la Volonté Toute-Puissante attend de nous, en grande anxiété, ce oui qui nous délivre. Rien de perdu pour le drame, bien au contraire. Qu'est-ce que cette « anankè » des Grecs, ce Destin qui presse l'homme de l'extérieur, à côté de la lutte qui se lève au milieu même du cœur de l'homme, entre la pauvre petite chose inquiète et jalouse qu'il est de sa nature, et cette capitulation totale qu'on lui demande, ou plutôt cette ascension crucifiante et quelquefois soudaine vers l'Être plus fort où il se perdra totalement ? Sygne de Coüfontaine entrevoit toutes les dimensions de cette agonie lorsqu'elle dit au Christ souffrant : « Malheur à moi parce que vous m'avez visitée ». On entend cette Visitation dont il est parlé dans l'Écriture Sainte, ce passage du Seigneur dans les âmes, comparable à celui des armées victorieuses dans les vastes plaines qu'elles arrosent de sang pour les moissons futures. Exigence infinie.

« Lui qui se donne dans l'azyme et ne sait pas se reprendre,

A nous aussi il a donné ce sacrement de se donner et de ne pas se reprendre... »

Cela n'est pas si facile.

« Mais le nom est à moi ! mon honneur de femme est à moi seule ! »

A quoi Dieu répond simplement :

« Il est bon d'avoir à soi quelque chose, pour le donner. »

Une fois que la Grâce entre en jeu (la grâce, bannie longtemps du théâtre au nom des bienséances), voyez le déplacement prodigieux et la hauteur et la profondeur du drame chrétien. Plus d'angoisse devant la mort ou le malheur, car tout cela n'existe plus comme obstacle, mais dans le débat entre la Créature et Dieu :

« Il est facile d'accepter la mort, et la honte et le coup sur le visage et l'inintelligence, et le mépris de tous les hommes.

Tout est facile excepté de Vous contrister.

Tout est facile, ô mon Dieu, à celui qui Vous aime

Excepté de ne pas faire Votre volonté adorable. »

Dure bataille, « plus dure que la bataille d'armes ». Après la victoire totale d'en-haut, reste seule cette pauvre petite créature humaine, « séparée des larmes », pour laquelle plus aucune douleur n'existe, « et toute souffrance qui s'ajoute aux autres est comme une consolation ». Faut-il s'étonner qu'à ce point, et par surcroît blessée à mort, exténuée, exprimée jusqu'à la dernière goutte, elle ne pousse point ce beau cri, cette oraison jaculatoire qui terminerait si bien les pièces de patronages ? Toute cette tristesse accumulée, la fatigue mortelle du Pape, le désespoir de Georges, la fin ambiguë de Sygne, le ricanement de Turelure, rien en tout cela qui humilie le dogme chrétien. Car on y lit d'une part :

« Si le grain ne meurt il ne porte pas de fruit, mais s'il vient à mourir, il germe et se multiplie » ; et d'autre part, pour tous les Turelures du monde : « Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez ».

Il ne faut pas du reste interpréter « L'Otage » comme une pièce unique ; elle est la première d'une trilogie, qui continue par « Le Pain dur » et « Le Père humilié ». A la deuxième pièce, les affamés de justice immanente verront Toussaint Turelure crever de peur sous les menaces de son fils, et dans la troisième, la petite fille de Sygne, Pensée de Coiffontaine, aveugle de naissance, trouver pourtant le chemin de la vraie joie, résumer l'espérance qui abolira les séparations et réunira les races. Ainsi s'accomplit, dans le monde réduit du théâtre claudélien, non seulement la représentation de destinées individuelles, mais l'histoire très vaste de Dieu dans le monde, le mystère de la Prédestination.

Æschyle avait essayé de tracer ce tableau dans l'« Orestie », et la profondeur de son drame suppose une intuition de la future Vérité chrétienne : le crime engendrant le crime, et par dessus tout, la Miséricorde, plus vaste que la terre, couvrant d'un manteau de douceur la douleur humaine et sauvant toute bonne volonté.

On n'a pas épuisé en quelques lignes la richesse de signification d'un drame comme « L'Otage ». Bien d'autres choses nous sont enseignées. Le néant et l'illusion de cette vie où nous n'avons point notre maison ni notre amour, où seul vaut quelque chose le désir du mieux et de

l'Inaltérable, où ce que dona Prouhèze est pour Rodrigue, Sygne de Coufontaine pour Georges, toute personne véritablement aimée l'est pour chacun de nous, « une épée au travers du cœur ». De là cette nostalgie du Paradis Perdu et du « soleil souterrain », non pas le simple appétit de la mort, mais le désir d'aller là où il y a plus de joie. Et le moyen de trouver le chemin de ce Jardin secret, c'est l'abnégation totale et le don de soi-même.

« A quoi sert la vie, sinon à être donnée ? »

« Est-ce que le but de la vie est de vivre ? est-ce que les enfants de Dieu seront attachés à cette terre misérable ?

Il n'est pas de vivre, mais de mourir, et non point de charpenter la Croix, mais d'y monter et de donner ce que nous avons en riant :

Là est la joie, là est la liberté, là la jeunesse éternelle! »

Claudiel à St-Maurice : il ne faut pas y voir une tentative maladroite et prétentieuse, mais un beau coup de rame, loin de la littérature qui est vanité, vers ces seules choses qui sont réelles et éternelles.

Marcel MICHELET